

Préparation au Séminaire d'Été 2021
Étude du séminaire IX de Jacques Lacan, *L'Identification*
Mardi 5 janvier 2021

Leçon 10 : Fulvio della Valle

Discutant : Pierre-Christophe Cathelineau

Fulvio della Valle – Il y a toute une première partie de la leçon qui tourne autour des rapports entre l'objet, l'objet de la pulsion notamment, et la fonction symbolique pour déboucher sur la mention de la logique et tout un long passage sur Kant que je vais essayer de commenter. Je n'insiste pas sur toute la partie qui parle des rapports entre l'objet et la fonction symbolique ou la manière dont la fonction symbolique remanie l'objet de la pulsion. J'avais peut-être l'intention de commencer par parler d'un passage, très étrange, au deuxième paragraphe, dans lequel il est question de théorie des ensembles et du signifiant.

Il nous dit la chose suivante :

« Le mode dans lequel est employé le signifiant en mathématiques dans la théorie des ensembles est justement impensable si nous n'y mettons pas au premier plan comme constitutif le fameux paradoxe dit paradoxe de Russell, pour vous faire toucher du doigt ce dont je suis parti à savoir, en tant que tel, le signifiant, non seulement n'est pas soumis à la loi dite de contradiction mais même en est à proprement parler le support à savoir que A est utilisable en tant que signifiant pour autant que A n'est pas A. »

Alors j'essaie de comprendre ce qu'il veut nous dire ici. Il semble dire d'abord que pour comprendre la manière dont le signifiant est employé en mathématiques, et en particulier dans la théorie des ensembles, il faut partir du paradoxe de Russell. Et ensuite, dans la deuxième partie de la phrase, il nous dit que le signifiant est le support de la contradiction, et il reprend son idée que A n'est pas A. J'essaie de comprendre quel est le rapport entre les deux. Ce que je peux dire c'est que, le paradoxe de Russell, tout le monde le connaît c'est le paradoxe qui nous dit que l'ensemble de tous les ensembles qui ne se contiennent pas eux-mêmes est contradictoire ou paradoxal. Pourquoi ? Parce que s'il se contient lui-même alors il ne devrait pas se contenir lui-même et s'il ne se contient pas lui-même alors il devrait se contenir lui-même. Pourquoi ce paradoxe est constitutif du mode dans lequel le signifiant est employé en mathématiques ? J'ai essayé de trouver une explication. Il me semble que... Il faudrait que je me lance dans des considérations un petit peu alambiquées. Je fais tout de suite le lien avec la suite du passage : A n'est pas A. Quel est le rapport entre les deux ? Quand Lacan dit « A n'est pas A », le signifiant A n'est pas A, c'est tous les exemples qu'on connaît bien du type « mon grand-père c'est mon grand-père » ou « la guerre c'est la guerre », ou peut-être on peut ajouter « *business is business* » c'est-à-dire qu'un même signifiant diffère de lui-même. Le signifiant diffère de lui-même. Mais quel est le rapport avec la théorie des ensembles et en particulier avec le paradoxe de Russell ? La seule solution que je vois c'est que, ce que nous a appris le paradoxe de Russell, c'est que le signifiant en mathématiques, enfin le signifiant livré à lui-même génère des contradictions. Et le signifiant en mathématiques livré à lui-même génère des contradictions d'où la nécessité d'en restreindre l'usage par une axiomatique et, en l'occurrence, dans la théorie des ensembles, l'axiomatique de Zermelo et Fraenkel qui a de nombreux buts mais dont l'un de ses principaux buts est d'empêcher le paradoxe de Russell. Et on sait que cette axiomatique l'empêche essentiellement par les axiomes de séparation, par le schéma d'axiomes de séparation, et par l'axiome de fondation qui en gros nous dit qu'un ensemble ne peut pas appartenir à lui-même c'est-à-dire qu'en gros il nous dit qu'un ensemble contient au moins un élément dont les éléments ne lui appartiennent pas ce qui revient à

interdire l'auto-appartenance. Tout ce passage dans lequel Lacan relie l'idée que le signifiant diffère fondamentalement de lui-même et la théorie des ensembles par l'entremise du paradoxe de Russell, je ne la comprends pas autrement que comme le fait qu'il faut une axiomatique pour empêcher le signifiant de générer une infinité de contradictions du fait de sa différence avec lui-même. Je n'insiste pas là-dessus. Ce sont plus des questions que des explications.

J'en arrive peut-être au passage sur Kant puisque... Le passage sur Kant me paraît assez difficile parce qu'il est question d'identité et il me semble que Lacan essaye de placer sur un même plan deux acceptions du sujet qui sont quand même assez différentes. D'un côté le sujet transcendantal de Kant et de l'autre côté le sujet dont parle Lacan et tel que l'aborde la psychanalyse avec cette question de l'identification. Il y a quand même des références très précises à donner... Quand même des notions de Kant à maîtriser pour comprendre ce dont il est question. J'en viens à la référence à Kant. Il est question d'abord de logique formelle, ensuite il est question de la logique transcendantale de Kant. Lacan nous dit « autrement dit la logique du concept. » Il cite très brièvement. Vous savez sans doute que pour Kant toute représentation, toutes nos représentations, c'est-à-dire tout objet de l'expérience, pour lui, résulte de la collaboration entre deux facultés : l'une qui reçoit les objets pour ainsi dire, la sensibilité, et l'autre qui pense les objets et qu'il appelle l'entendement. Une faculté de spontanéité, l'entendement, et une faculté de réceptivité, la sensibilité. Et il y a deux parties, deux chapitres de la *Critique de la raison pure* qui étudient l'une et l'autre. La partie qui étudie la sensibilité s'appelle « Esthétique transcendantale » et la partie qui étudie l'entendement, qui est la faculté qui forme le concept, c'est précisément « La logique transcendantale. » Or Lacan nous dit que cette fois-ci il va s'intéresser de près à la logique transcendantale qu'il qualifie de logique du concept ce qui est juste puisque dans la logique transcendantale il est question de ce que Kant appelle les concepts purs de l'entendement ou les catégories qui sont les concepts fondamentaux qui interviennent dans la constitution de toutes nos représentations lorsqu'ils viennent se relier aux intuitions fournies par la sensibilité. À ce propos, Lacan nous dit que la notion du concept est absente du fonctionnement des catégories psychanalytiques. Et il dit que l'une de ses différences avec Kant c'est que Kant s'en est tenu à une logique du concept alors que lui, Lacan, ce qu'il essaye de faire c'est une logique du fonctionnement du signifiant. Ici on comprend, c'est le signifiant dans toutes ses acceptions et fondamentalement dans son rôle dans la cure, enfin c'est comme ça que je l'entends, la fonction de la parole dans tous ses aspects et, en particulier, dans la cure qui est le propre de la psychanalyse. Et il nous dit... Enfin le rapport du sujet au signifiant, bien entendu, puisque ça c'est un des thèmes que nous connaissons bien de la théorie de Lacan, à savoir que le sujet se constitue dans son rapport au signifiant, ce qui n'est pas précisément le cas chez Kant. C'est juste puisque la logique transcendantale propose bien une théorie du concept, une théorie des concepts mais l'ancrage des concepts dans le langage n'est pas une préoccupation prioritaire pour Kant. Il y a une théorie du concept qui se fait sans une investigation très approfondie de la question du langage.

Je continue. Lacan nous dit que ce qu'il propose c'est une critique de la logique transcendantale à partir des faits nouveaux que la psychanalyse apporte. J'entends ça justement comme tous les faits dans lesquels l'inconscient se trouve impliqué dans l'exercice de la parole, dans l'exercice du signifiant principalement. Il nous dit que cette fois-ci ce n'est pas la *Critique de la raison pratique* comme c'était le cas dans *L'Éthique de la psychanalyse*, mais la *Critique de la raison pure* qui l'apprend et plus particulièrement l'introduction à l'analytique transcendantale qui est la première partie de « la logique transcendantale », partie dans laquelle il est question de la fonction logique du jugement comme base à partir de laquelle s'édifie la théorie des catégories.

Qu'est-ce qu'il nous dit à propos de cette logique ? « J'essaye de vous faire appréhender une notion qui est celle qui domine toute la structuration des catégories dans Kant. » Quelle est cette notion ? « Il l'achève à la fonction de *l'Einheit* qui est le fondement de toute synthèse, de la synthèse a priori. » Il faut bien expliciter ces quelques mots quand même. « La fonction de *l'Einheit* qui est le fondement de toute synthèse, de la synthèse a priori. » Je vais essayer d'expliquer, je vais essayer de dire un mot sur ce qu'il appelle *l'Einheit* chez Kant et puis ce qu'est une synthèse, ce qu'est une synthèse a priori et en quoi *l'Einheit* est le fondement de toute synthèse, de la synthèse a priori. Ce ne sont que quelques mots mais il faut bien que quelqu'un les explicite. À quoi fait-il référence ? *L'Einheit* en question, l'unité en question, c'est une notion qui n'est peut-être pas d'une simplicité cristalline chez Kant et peut-être pas d'une simplicité cristalline tout court, à savoir l'unité dont il est question ici c'est ce que Kant appelle d'une locution un peu étrange « l'unité synthétiquement originaire de l'aperception. » Que veut-il dire par là ? Il donne d'autres expressions qui sont équivalentes. Il appelle ça aperception pure, aperception originaire, aperception transcendantale, unité transcendantale de la conscience de soi... Tout ça désigne la même chose, à savoir... C'est quelque chose de très abstrait qui serait le fait que toutes nos représentations, toutes les représentations d'un sujet doivent s'enchaîner à l'intérieur d'une sorte de cadre dynamique qui assure l'unité de tout le processus. Comment je peux le dire d'une manière encore plus simple ? On peut dire que c'est le cadre unitaire à l'intérieur duquel se déploient toutes nos représentations, à l'intérieur duquel se succèdent toutes nos représentations, les représentations d'un sujet mais on ne parle jamais que du sujet transcendantal. Cette unité originairement synthétique de l'aperception c'est l'unité générale de toutes nos représentations, le fil conducteur qui relie la succession de toutes nos représentations. C'est pour ça qu'il associe ça à ce qu'il appelle le sens interne c'est-à-dire le...

[Problème de connexion]

J'en étais à *l'Einheit*, l'unité, c'est-à-dire ce que Kant appelle l'aperception originaire. Originaire ça veut dire le fil conducteur qui relie toutes nos représentations. J'essaye de le dire comme ça, simplement, j'espère que c'est compréhensible. Il propose quand même une formulation plus simple de cette unité originairement synthétique de l'aperception puisque ceux qui connaissent un peu Kant se rappellent du paragraphe 16 de la *Critique de la raison pure* qui s'appelle tout simplement le « Je pense » avec un J majuscule. « Le Je pense doit pouvoir accompagner toutes mes représentations. »

[Problème de connexion]

Alors, je continue, je suis en train d'essayer d'expliquer un passage, un paragraphe alors plutôt que le survoler, j'explique les notions dont il s'agit. Lacan est en train de nous parler de *l'Einheit* de Kant. *L'Enheit*, la dernière chose que j'ai dite, c'est que la formule la plus simple, c'est celle qui donne son titre au paragraphe 16 de la *Critique de la raison pure* qui est le « Je pense doit pouvoir accompagner toutes mes représentations ». Ce que Kant appelle *Einheit*, l'unité originairement synthétique de la perception, c'est ce « je pense » qui accompagne toutes mes représentations. Je pourrais en dire un petit peu plus et essayer d'expliquer quelle est la différence entre le « je pense » au sens de Kant, l'unité transcendantale de la conscience de soi et le *Cogito* de Descartes et la substance pensante, mais après on va me reprocher de trop parler de philosophie. J'espère avoir quand même avoir donné un aperçu de la perception originaire selon Kant, *l'Einheit*. « Elle est le fondement, nous dit Lacan, de toute synthèse, de la synthèse à priori. » Lacan tout de même regarde Kant mais il va assez loin puisque il va

jusqu'à citer cette notion de synthèse, de synthèse à priori et il a parfaitement retenu que l'*Einheit* est le fondement de la synthèse à priori.

Je vais essayer quand même rapidement de dire à quoi correspond cette synthèse à priori chez Kant. C'est l'idée qu'une représentation, nos représentations, c'est-à-dire les objets de notre expérience proviennent d'une opération intellectuelle qui est appliquée à quelque chose que nous recevons par notre sensibilité. Ce que nous recevons par notre sensibilité, c'est ce que Kant appelle l'intuition. L'intuition c'est quelque chose comme la donnée brute ou les données brutes de la sensibilité et à ces données brutes s'applique l'opération intellectuelle de l'entendement, s'appliquent les concepts formés par l'entendement.

Alors dans ce travail, ce qui nous permet, je vais essayer d'abrégé un petit peu, ce qui nous permet d'identifier des objets, c'est-à-dire des choses qui sont des unités dans l'expérience, c'est une opération que Kant appelle la synthèse. La synthèse, ici, ça veut dire : un multiple est donné, un divers est donné à la sensibilité ; mettons pour donner un exemple, une multiplicité d'impressions, une multiplicité de sensations et pour que cette multiplicité de sensations ou que cette multiplicité d'impressions puisse correspondre à un objet bien isolé, bien identifié, une chaise, un carton, un écran d'ordinateur, il faut qu'un certain regroupement de ce multiple s'opère et ce travail de regroupement d'un multiple, ce travail de liaison du multiple de la sensibilité, du multiple de l'intuition, c'est précisément ce que Kant appelle une synthèse. Nos représentations, pour autant que dans nos représentations il y a des objets distincts les uns des autres et on comprend bien que le fait d'individuer les objets de cette manière n'a rien d'absolu, on pourrait individuer les objets d'une autre manière ou se situer à un autre échelon, un échelon plus petit ou à un échelon plus grand. Une représentation n'est jamais qu'un certain travail de regroupement du multiple qui est donné à la sensibilité par une certaine façon d'opérer des synthèses. C'est ce qui correspond à ce que Lacan appelle chez Kant la synthèse, voire la synthèse à priori.

Il nous dit – Lacan nous dit : la fonction de l'*Einheit* qui est « le fondement de toute synthèse, de la synthèse à priori ». Qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire que cette unité originellement synthétique de la perception c'est-à-dire cette unité générale de l'expérience, ce fil conducteur qui relie les unes aux autres toutes nos représentations pour pouvoir en faire une expérience qui est en fait l'expérience d'un sujet toujours, cette unité générale de l'expérience, cette unité générale de la chaîne de toutes nos représentations est le fondement c'est-à-dire est présupposée par ces unités locales que sont les objets de notre expérience pour autant que ces objets procèdent de certaines liaisons, certains regroupements opérés dans le multiple que la sensibilité offre à l'entendement.

Voilà pourquoi Lacan nous dit « la fonction de l'*Einheit* qui est le fondement de toute synthèse, de la synthèse à priori » et il continue sur l'Un, le grand Un qui domine toute la pensée de Platon à Kant. Alors, je suppose que cela peut surprendre ce terme de Un employé comme ça, voire avec des majuscules, l'Un, on se dit mais qu'est-ce que ça veut dire ? Ce n'est pas nécessairement le Un de Plotin. Ce qu'il veut dire par le Un, c'est tout simplement et ça c'est un terme, un thème important et sur lequel Lacan revient beaucoup, c'est beaucoup de choses, mais lorsqu'il en parle par rapport à la pensée de Platon à Kant, le Un dans la philosophie, c'est justement ça, qu'est-ce qui fait unité, qu'est-ce qui fait unité dans l'expérience, qu'est-ce qui fait unité dans nos représentations, qu'est-ce qui nous permet d'individuer les choses de telle manière plutôt que d'une autre ? C'est ce Un là, c'est l'unité de l'objet, c'est l'unité de l'objet de l'expérience. Enfin pas seulement mais il est beaucoup question de ça surtout dans ce passage.

Toujours Lacan, « l'Un qui pour Kant en tant que fonction synthétique ». On a compris, l'Un pour Kant est une fonction synthétique, c'est-à-dire c'est un certain regroupement opéré dans le multiple. Mais ce qui est donné à notre sensibilité, ce qui nous est donné à proprement parler, ce qui ne relève pas d'une opération intellectuelle, ce qui nous est donné pour Kant,

c'est du multiple. Alors on traduit parfois par divers, le divers mais on pourrait tout aussi bien traduire par le multiple, ce qui est donné à notre sens, ce qui nous est donné à proprement parler avant que n'intervienne la spontanéité de nos concepts, de l'entendement, c'est de la multiplicité pure. Le Un, c'est ce qui opère des liaisons, des regroupements dans ces multiplicités pour que puissent en résulter des objets. « L'Un qui pour Kant, en tant que fonction synthétique – je viens d'expliquer pourquoi – est le modèle même de ce qui dans toutes catégories *à priori* apporte avec soi, dit-il, la fonction d'une norme, entendez bien : d'une règle universelle ». Alors là aussi, je ne vois pas l'intérêt de survoler cette phrase, je vais essayer de la décortiquer. Le Un, la synthèse, la liaison du multiple, la fonction synthétique, nous dit-il...

Pierre-Christophe Cathelineau – Fulvio [della Valle], excusez-moi, je pense que ce qui serait bien, c'est de passer à ce qu'il dit de l'opposition entre l'unicité, l'*Einzigkeit*, et l'*Einheit*.

Fulvio Della Valle – D'accord.

Pierre-Christophe Cathelineau – Parce que là le temps presse et vous risquez de ne pas pouvoir exprimer l'essentiel de ce passage.

Fulvio Della Valle – De ce passage quand même, de ce passage ?

Pierre-Christophe Cathelineau – De ce passage et par opposition à la suite

Fulvio Della Valle – Alors, d'accord. Par rapport à l'*Einzigkeit*, je disais, c'est quand même problématique. La question de l'*Einzigkeit* telle que je l'ai comprise, c'est la question du trait unaire, c'est la question de l'identification au trait unaire. *Einzigkeit*, unicité disons. Je vais quand même essayer de relire ce qu'il en dit pour me rafraîchir la mémoire. Voilà le passage dont vous parlez Pierre-Christophe [Cathelineau] : « Le renversement de la position autour de l'Un fait que de l'*Einheit* kantienne, nous considérons que nous passons à l'*Einzigkeit*, à l'unicité exprimée comme telle ». Alors voilà ce que je comprends, c'est que Lacan nous dit : il y a identification au trait unaire. Il y a quelque chose qui est une identification au trait unaire c'est-à-dire que le sujet s'identifie à un trait ou à un ensemble de traits prélevés, alors je ne sais pas comment il faut dire, dans le grand Autre, la figure parentale, les figures parentales, le père, et l'identification à ce trait ou le prélèvement, le repérage de ce trait permet au sujet d'asseoir sa propre identité. Voilà comment je le comprends. Pour le dire autrement, ce que je comprends, c'est que Lacan nous dit : l'identité du sujet, ce qui fait qu'un sujet acquiert une identité, a le sentiment de sa propre identité, c'est cette référence à un trait ou un ensemble de traits prélevés dans le grand Autre et qui lui sert de référence. Voilà ce que je comprends de l'*Einzigkeit*.

Pierre-Christophe Cathelineau – Et qui s'oppose à l'unité synthétique précisément ?

Fulvio della Valle – Alors justement. Ce qui me paraît bizarre là dedans, c'est le rapprochement avec Kant. Et puis après je vais dire comment je peux résoudre ce problème, parce qu'à première vue, j'ai l'impression qu'il s'agit de deux choses différentes. D'un côté, Kant nous parle d'une identité qui est l'identité du sujet transcendantal en somme, la perception pure où le « je pense » c'est l'identité du sujet transcendantal, la cohésion du sujet de l'expérience mais qui est l'expérience du sujet, qui est quelque chose de très abstrait, c'est une sorte de ligne purement abstraite, purement idéale dans laquelle se trouvent enchaînés tous les phénomènes chez Kant.

Mais Lacan nous parle d'autre chose, il nous parle de la façon dont un sujet acquiert le sentiment de sa propre identité par référence à un trait pris dans l'Autre. Il ne parle pas du sujet transcendantal, c'est ça qui me pose problème c'est-à-dire, comment on peut passer, c'est ce que je trouve à la fois très fort et très étrange, comment on peut passer du plan de la subjectivité transcendantale d'un côté avec les catégories un peu abstraites qui la caractérisent, au plan du sujet au sens où l'entend la psychanalyse, je ne sais pas comment on pourrait le préciser mais disons que parler d'identification, identification au trait unaire, je ne sais pas si je peux le dire comme ça, c'est une sorte de mécanisme psychique propre au sujet

et qui lui permet d'acquérir le sentiment de sa propre identité. Et ce qui me pose problème c'est comment on peut passer du sujet transcendantal qui est une sorte de fonction de la connaissance, qui est une sorte de sujet purement cognitif à ce sujet, je ne sais pas si je peux dire psychologique, mais enfin à ce sujet qui met en œuvre un mécanisme psychique pour assumer sa propre identité.

Pierre-Christophe Cathelineau – Est-ce que vous ne pensez pas, on peut peut-être commencer la discussion ici ?

Marc Darmon – On peut commencer la discussion effectivement si vous le voulez bien Fulvio.

Pierre-Christophe Cathelineau – Est-ce que vous ne pensez pas que la synthèse dont parle Kant se trouve mis en cause par la clinique au sens où la synthèse n'est pas précisément quelque chose qui est rendu possible par le sujet ? Ce qui est originaire contrairement à ce que dit Kant, c'est l'identification au trait et l'identification au trait peut être à l'origine de synthèse. Mais la synthèse de la représentation, toute la clinique des psychoses la démonte. Et donc il y a probablement aussi cette idée chez Lacan que l'unité synthétique de la représentation est une unité factice par rapport à ce que présente l'expérience même de la clinique. Est-ce que vous seriez d'accord pour dire ça ?

Fulvio della Valle – Alors bien sûr que je serai d'accord mais alors ça voudrait dire et c'est quelque chose qui me frappe beaucoup, que lorsque Lacan parle de Kant, et peut-être plus généralement lorsqu'il parle des philosophes, il cherche, je ne sais pas si je pourrais dire, il cherche très sincèrement à se situer par rapport à eux, par rapport à lui, sur le plan de ce qui serait la vérité, la véritable vérité.

Pierre-Christophe Cathelineau – Mais absolument, absolument, je pense que là vous touchez un point essentiel de la leçon, c'est que sur le plan de la vérité, la logique transcendantale rate son but. Elle rate son but par rapport à cette question de la synthèse alors que le trait unaire en tant qu'unicité permet de penser la subjectivité comme advenant grâce au trait et non pas grâce à la synthèse. Et la trait c'est le trait comptable, ce n'est pas la trait du grand Un, du grand tout Un, tout Un, c'est le trait comptable, c'est le trait de la numération dont il est question dans la leçon, dont il sera question dans la leçon suivante. Si vous êtes d'accord avec ça ?

Fulvio della Valle – Oui totalement, oui, oui. Totalement.

Pierre-Christophe Cathelineau – C'est le trait comptable.

Fulvio della Valle – Oui, le trait comptable, on pourrait dire l'unité locale par opposition à l'unité transcendantale.

Pierre-Christophe Cathelineau – Voilà. Et j'aurai une autre question parce que vous n'avez pas eu le temps de l'aborder mais est-ce que vous pourriez dire quelque chose de la question du désir dans la leçon qui est quand même centrale ? Est ce que vous pourriez en quelques mots en dire quelque chose ?

Fulvio della Valle – Je pourrais en dire quelque chose mais j'ai peur que ce que je vais dire paraisse d'une grande platitude à tout notre auditoire.

Pierre-Christophe Cathelineau – Ce n'est pas grave, allez-y.

Fulvio della Valle – Alors oui, je vais essayer d'aller assez rapidement. On peut dire que la troisième partie de la leçon est entièrement consacrée au désir. Il y a des tas de références que je ne vais pas reprendre, l'équivalence entre la libido narcissique et la libido d'objet, alors le fait que, dit-il, je l'aime mon corps même quand cet amour je le transfère sur le corps de l'autre. Ce qui me pose problème dans la troisième partie, c'est qu'il y a des formules qui sont très fortes, je ne discute pas mais je ne vois pas ce que je pourrais faire d'autre sinon les reprendre comme telles.

Pierre-Christophe Cathelineau – Reprenez les formules qui vous ont le plus intéressé.

Fulvio della Valle – Oui, alors, je ne peux pas dire que c'est des formules tout à fait neuves, on les connaît déjà par ailleurs, et il y a eu le séminaire sur le transfert qui a beaucoup insisté sur cette question de l'*éros* et de l'*érômenos*. Ou alors je crois que c'est aussi l'*erastès* et l'*erômenos*, donc il reprend tout ça, il nous dit que *desiderium* ça veut dire regret, c'est très intéressant de le savoir, mais je ne peux que le répéter comme tel. Il nous dit que le désir a un rapport tout à fait spécial avec le manque. Alors effectivement la formule intéressante, c'est « ce que cherche le désir, c'est moins dans l'autre le désirable que le désirant c'est-à-dire ce qui lui manque ».

Pierre-Christophe Cathelineau – Il parle de ça à propos de l'hétérosexualité et du rapport d'un homme avec une femme.

Fulvio della Valle – Mais totalement. J'ai trouvé ces formulations très suggestives et je pense avoir un petit peu compris ; le rapport à l'hétérosexualité, oui, je comprends bien que la question qui se pose c'est pourquoi s'intéresser à l'autre sexe en quelque sorte, au sexe opposé. Et comment l'hétérosexualité est possible, ce sont ses propres termes. C'est-à-dire comment s'intéresser à ce corps qui est différent, qu'est-ce qui fonde l'intérêt pour ce dysmorphisme, disons, qu'est-ce qui fonde l'intérêt pour un corps qui est dysmorphique par rapport à l'autre corps ? Et je trouve que ce passage par le manque est une bonne façon d'aborder cet intérêt pour l'autre corps, pour le corps dysmorphique, c'est-à-dire qu'en fait, tel que je l'entends, ce corps dysmorphique n'est pas abordé par sa différence mais il est abordé par ce qui lui manque, alors.

Pierre-Christophe Cathelineau – Le phallus qui n'y est pas.

Fulvio della Valle – C'est le phallus qui n'y est pas. Oui. Mais en fait, alors justement

Pierre-Christophe Cathelineau — Pour les femmes ce n'est pas parce que le pénis n'est pas là que le phallus n'y est pas.

Fulvio della Valle – Ce n'est pas parce qu'il n'est pas là qu'il n'y est pas, oui. Alors je voudrais dire peut-être encore quelques petites choses à propos de ces points puisque vous m'y invitez. C'est-à-dire que dans ces formulations, ce qui est un petit peu délicat, c'est de comprendre de quel point de vue il parle, de quel point de vue on parle. C'est-à-dire est-ce qu'il parle comme il le dit à un moment d'un point de vue androcentrique ou est-ce qu'il faut toujours tenir compte dans ces formules de l'espèce d'entrecroisement, de l'espèce de chiasme qui se fait entre les deux termes de la formule, le désirant et le désiré ? C'est-à-dire est-ce qu'on entend toujours ces termes avec un désirant qui serait du côté androcentrique et un désiré qui serait du côté du féminin ou est-ce qu'on admet qu'il y a un entrecroisement entre les termes ?

Pierre-Christophe Cathelineau – Là le désirant est du côté du féminin puisque c'est moins dans l'Autre le désirable que le désirant c'est-à-dire ce qui lui manque, c'est-à-dire l'Autre, le désirant féminin, si vous êtes d'accord avec moi. Dans la citation que je vous propose :

« [...] à savoir que ce n'est pas parce que le phallus n'est pas là que le phallus n'y est pas, je dirais même ... au contraire !

Ce qui permet de retrouver, à un certain nombre de carrefours, en particulier ceci : que ce que cherche le désir, c'est moins dans l'autre le désirable que le désirant, c'est-à-dire ce qui lui manque. » Et on voit bien que c'est d'une femme qu'il s'agit

Fulvio della Valle – Oui. Et donc ça ne peut pas être les deux ? La femme qui cherche ce qui manque à l'homme et vice-versa ?

Pierre-Christophe Cathelineau – Absolument.

Fulvio della Valle – Donc c'était ça. C'est-à-dire que je veux bien entendre qu'il y ait du manque des deux côtés, je ne sais pas si on peut dire qu'il y ait du trou des deux côtés et qu'il y a toute une dialectique entre le manque de l'un et le manque de l'autre, entre le trou de l'un et le trou de l'autre. Donc que ça va dans les deux sens.

Marc Darmon – Bien, écoutez, je vois que la discussion est passionnante, on pourra peut-être la reprendre tout à l’heure au cours de la discussion de ce que va nous présenter Patricia Le Coat.

Accord de Fulvio delle Valle.

Transcription Érika Croisé Uhl, Inès Segré

Relecture Dominique Foisnet Latour